

LE PELERINAGE

On peut considérer le pèlerinage comme un enseignement initiatique, disons comme une quintessence d'un enseignement initiatique, ouvert d'ailleurs aussi bien à des adeptes, à des hommes qui font partie d'ordres, qu'à des "exotéristes". Le pèlerinage pourrait être décrit non pas en terme de déplacement dans l'espace et dans le temps, mais en tant que recherche d'une intériorité. Le vrai pèlerinage est intérieur, le vrai pèlerinage est une recherche du soi au-delà des "je", "moi", accidentels. C'est une plongée à l'intérieur de soi-même et c'est là que je vois un lien entre l'enseignement initiatique et le pèlerinage. |

Pour commencer, je parlerai de deux pèlerinages tout à fait différents, et même de trois pèlerinages.

Tout d'abord, je pense à Louis Massignon. Je l'ai rencontré un jour à l'aéroport de Bagdad où je me rendais pour une mission des Nations Unies. Une voiture m'attendait, lui descendait d'un autre avion. Il m'a dit : "Je m'en vais sur la tombe de Al-Halläj". Donc c'était un pèlerinage" # un être qui était l'un des grands maîtres mystiques des débuts de l'islam, qui a été martyrisé, crucifié, tué dans des conditions atroces. Il continuait à faire des vers et à danser au moment du supplice. Son corps fut jeté dans le Tigre. Le Tigre est tumultueux, rapide, c'est un torrent même à Bagdad, il est encaissé et il est amer. Alors que l'Euphrate est large, calme, il a une eau qui est douce en comparaison, il se meut très lentement. Et c'est pourquoi les mystiques du Khorasan et de Bagdad ont souvent fait appel au symbolisme du Tigre et de l'Euphrate et de leur jonction pour signifier LA RENCONTRE DES DEUS EAUX

réalités spirituelles.

vous trouvez très souvent d'ailleurs dans le Coran le "Madjmour al-Bahreïn", le "point de rencontre ces deux eaux" ;

il ressemble à l'alpha et l'oméga que nous avons vu la dernière fois, aussi bien dans la mythologie grecque que dans le Déroit de Gibraltar, que dans le symbolisme maçonnique des Etats-Unis d'Amérique.

Cependant, il ne s'agit pas de revenir en arrière mais de suivre Massignon dans son pèlerinage.

Or il me dit : "Je n'ai pas un centime sur moi", je lui propose : "Voilà la voiture, montez et on va au tombeau de Al-Halläj".

IL m'a fait cette réponse qui est, je crois, une entrée en matière à notre réunion d'aujourd'hui : "IL y a des lieux où l'on ne peut aller qu'à pied".

Alors je suis allé à mon destin simili-diplomatique en voiture et il est allé faire son pèlerinage.

Je l'ai vu s'éloigner sur la route ce l'aérodrome, sous un soleil assez écrasant, dans son imperméable noir, avec son béret basque. Il allait donc en pèlerinage à pied, et à un lieu qui n'existe pas,

Ça c'est le deuxième point. Chacun sait en effet que ce lieu est inventé par la vision et par la foi, parce que al- Hallâdj a été coupé en morceaux, brûlé et ses cendres ont été jetées dans le Tigre.

Il n'y a pas de sépulture, il n'y a pas de monument à Al-Halläj, et Massignon allait à la rencontre d'un monument qu'il savait inexistant, mais il y allait à pieds et en pèlerin.

Deuxième pèlerinage : j'avais un ami qui voulait aller en Afghanistan. Il m'a demandé si je pouvais le recommander à des derviches. Je lui ai dit : "voilà un tel, un tel, voilà les relais" (à ce moment là on pouvait encore se déplacer assez bien en Afghanistan). Il est revenu bouleversé par une rencontre. Lui aussi, il avait fait un pèlerinage, mais non plus un pèlerinage mythique à un homme mort, mais un pèlerinage auprès d'un maître spirituel. Et dans les deux cas, il s'agissait d'une quête initiatique, il s'agissait de retrouver l'être au-delà des accidents du moi et de l'avoir.

Il était arrivé dans le nord de l'Afghanistan auprès d'un maître soufi trop peu connu d'ailleurs. Mais je crois avoir assez dit qu'il n'y a pas de grands hommes dans l'enseignement initiatique et que » le grand homme » est une notion romantique, et il n'y a pas d'Ibn'Arabi, il n'y a pas de Djalâl ud-Dîn Rômi, il n'y a pas de grands maîtres dans

l'islam ésotérique : ils n'ont fait que refléter quelque chose qui passait à travers eux. Et mon ami, donc, est revenu et m'a dit : "Je suis bouleversé, il m'a dit un seul mot".

C'était quand même un pèlerinage assez rude parce qu'à l'époque, aller au nord de l'Afghanistan demandait un certain effort.

Le maître soufi ne payait pas de mine, probablement on ne l'aurait laissé entrer nulle part en Europe. Il était pouilleux, couvert de vieux draps qu'il ne changeait guère, il avait des lunettes cassées et il était assis et ressemblait à un père du désert, à un stylite. Alors le dialogue a été le suivant (il y avait un interprète). Mon ami lui a dit : "J'ai l'impression de me trouver entre deux eaux, je ne sais pas si je suis d'Orient ou d'Occident, je ne sais pas si je suis, ici ou là, si je suis dans l'action ou dans la méditation, je me trouve entre deux eaux".

IL employait sans cesse ce parallèle natatoire, il disait : "Je nage, je nage entre deux eaux, à contre-courant, que faire ?". L'autre lui a répondu un seul mot : !Coule !". Il lui a dit de couler et c'était l'acte d'aboutissement du pèlerinage.

Que le pèlerinage ait pour terme Bénarès, qu'il ait pour terme La Mecque ou Saint-Jacques ce Compostelle ou Jérusalem où Ise, le but est toujours de couler. Le principe du pèlerinage est qu'on y va à pied ; le but du pèlerinage c'est qu'on n'en revient pas. On y va pour y mourir et on y va pour éteindre certaines facultés.

Bon ! Que de cette mort il y ait une résurrection, ça c'est une autre affaire sur laquelle nous allons échanger quelques idées dans un instant.

Mais le pèlerinage se distingue de tout autre voyage, en ce sens qu'il est d'abord un voeu intérieur, une recherche de soi-même à soi, ensuite que ce déplacement se fait avec arrachement et difficulté - c'est ce que signifie "se fait à pied" -, et enfin qu'on ne revient pas. On va à Bénarès ou on va à La Mecque pour y mourir, peut-être pour y renaître, pour y renaître autre, et on n'y va pas en touriste. Le but du pèlerinage c'est aller jusqu'au bout de certaines possibilités.

J'en viens maintenant au troisième exemple. Je vous dirai comment s'est passé *un pèlerinage personnel, non pas dans un lieu saint de l'islam, mais à Borobodur, au centre de Java*, dans un lieu saint du bouddhisme. La première chose curieuse est que depuis des siècles l'Indonésie n'est ni bouddhiste, ni hindouiste, elle est musulmane, mais c'est le pays où l'islam est le plus ouvert, le plus tolérant. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai tenu à me placer là pour commencer, mais ce pèlerinage était un pèlerinage bouddhiste.

Alors voilà comment les choses se produisent. Tout d'abord on passe par une forêt épaisse. Dans les contes pour enfants, le Petit Poucet aussi passe par une forêt épaisse. Dans les épopées, le chevalier s'enfonce lui aussi dans la forêt. Il suffit de penser à ces arbres mystérieux et si prenants, représentés par quelques branches autour du "chevalier, la mort et le diable" de Dürer. Que le pèlerinage soit chevaleresque, qu'il soit celui du Petit Poucet dans les contes, on traverse une forêt épaisse, on traverse la mer, des flots, ou on traverse un désert, mais le pèlerinage traverse toujours des zones ingrates et dépouillées. Il faut, pour arriver au bout de soi-même, arriver au bout aussi d'un espace et cet espace est dangereux ; de même que la quête initiatique, la plongée dont parlait le maître soufi est dangereuse.

Deuxième impression : Borobudur n'existe pas, c'est-à-dire que Borobudur n'est pas un monument, c'est un mandala, c'est une image de l'univers et lorsqu'on le voit d'en haut, d'hélicoptère, comme je l'ai fait par la suite, on voit très bien les redans, les renforcements, les différents étages successifs... C'est le terme d'un pèlerinage, et pendant longtemps c'était un lieu d'ailleurs central. Vous savez que tout lieu de pèlerinage, qu'il s'agisse de Jérusalem, de La Mecque, de Bénarès ou de RSR SE l'axe du monde. C'est autour de cet axe que tout se joue, et cet axe du monde se trouve aussi dans la verticalité humaine, dans le témoignage que nous portons devant l'absolu qui est, à la fois, au dedans de nous-mêmes et à l'extérieur. En arrivant donc à Borobudur, j'ai vu que ce n'était pas un monument. Ce n'est pas comme d'arriver à Versailles et découvrir des perspectives, un jardin, des jets d'eau, un palais. Ce n'est pas un palais. C'est une trace, un signe jeté dans la forêt, un mandala.

J'étais attendu par des guides officiels, par le directeur de l'archéologie, qui sais-je encore ... Et il a commencé à pleuvoir, une de ces pluies tropicales, chaudes mais qui tombent alors très violemment et les gens s'en protègent - le geste est très beau d'ailleurs - avec des feuilles de bananier. Ce sont de grandes feuilles qu'ils portent, comme s'ils portaient des torches devant eux. Et ils marchent avec ces feuilles, on les

retrouve d'ailleurs dans certains des jatakas ((Les jatakas sont les récits des naissances de Bouddha : il avait été successivement un singe, un tigre, un saint brahmane et un éléphant avant de devenir un dieu. Ils sont issus, pour la plupart,

de la Jatakamaca, ouvrage écrit par Aryaoura vers 200 av. J.C.

du Bouddha sur Borobudur.

Il pleuvait et ils me dirent :

"Asseyez-vous, prenez un thé dans le rest house, un thé

avec des scones - c'était très britannique ou très hollandais - attendez que la pluie passe et vous irez visiter". Je leur ai dit : "Je suis ici, non pas en officiel ni en touriste mais en pèlerin et il y a des lieux où l'on ne peut aller que tout nu".

Je suis parti seul, sous une pluie tropicale gigantesque. J'ai fait le tour des neuf terrasses et gravi tous les degrés. Et je suppose que la pluie était tombée pour ça. Il y a une relation de cause à effet. Donc, le pèlerinage est un endroit où l'on va à pied, que l'on accomplit tout nu, et où l'on va pour mourir.

Qu'ai-je vu à Borobudur ? Ce que tout le monde peut voir depuis que les Hollandais, qui ont le sens de l'ordre, et que L'UNESCO, qui à un autre sens de la culture, sont passés par là. Ils ont dégagé l'assise du temple alors que c'est la partie destinée à être enterrée dans le sol. Comme c'est la partie la plus ornée, la plus décorative, parce qu'elle représente la vie dans ce bas monde avec tout son tumulte et ses aventures, évidemment les hommes d'art et de culture, les archéologues, les conservateurs l'ont déterrée pour que chacun puisse la voir. Mais, à l'origine et dans son sens absolu, Borobudur est un lieu de pèlerinage, un lieu où chaque étage est plus simple et plus dépouillé que les précédents et où le premier étage, qui est quadrangulaire - c'est un grand carré -, se trouve enfoncé sous terre. Et là, on a les événements de la vie humaine, la naissance, le mariage, la mort, tous les événements qui représentent notre vie, mais dont il s'agit par le pèlerinage de se libérer, pour arriver à une autre vision.

Lorsqu'on va à Borobudur, il faut erriver par l'est. on se trouve devant, on ne voit pas le sommet, c'est-à-dire qu'on ne voit pas le stôûpa, on voit uniquement la forêt et la pyramide. On voit le bruissement de l'existence,

mais l'unité et la simplicité de l'être, on ne peut pas

que les deviner. On est là devant, on ne voit pas le sommet,

il faut entrer et marcher autour.

Alors qu'est-ce qui arrive quand on marche ? Pendant cinq étages de plus en plus serrés, la marche du pèlerin devient plus simple et le paysage devient plus simple. Il y a des bouddhas - il

A y en a cinq cent quatre, et un autre dont je vous parlerai ensuite qui est le cinq cent cinquième –

et en même temps il y a des frises comme à Angkor, qui dépeignent les vies du Bouddha, et qui dépeignent aussi

des jatakas, quand il était animal, quand il était éléphant, par exemple. Mais à mesure qu'on monte, on les dépasse. Le mandala reste carré jusqu'au cinquième étage,

puis on tourne - c'est une rampe circulaire - on tourne (vous voyez déjà les similitudes avec La Mecque) et les

aperçus sur le bouddha deviennent de plus en plus serrés. il y a deux miracles qui se produisent, qui sont des marques de l'art du sculpteur, mais aussi des miracles conceptuels. Miracle conceptuel, c'est que les "niches" dans lesquelles se trouvent le bouddha deviennent de plus

en plus serrées. Les pierres se tassent de plus en plus de sorte que le bouddha qui est d'abord évident, devient de plus en plus caché par la maçonnerie. Et, autre miracle, qui est celui du sculpteur, le visage est de plus en plus ébauché.

Au début, on voit les traits, à la fin on ne voit plus que le sourire dans un bloc abstrait.

A chaque pas, pour réussir à créer cette impression dans

une progression faite sur cinq cent cinq effigies, vous avez un nouveau stūpa et un nouveau bouddha. A mesure qu'il avance, la progression du pèlerin est à la fois extérieure et intérieure. A l'extérieur, il voit les bouddhas qui sont de plus en plus occultés et il voit le

visage de plus en plus simplifié.

Lui-même aussi doit devenir de plus en plus occulté aux événements de la vie quotidienne, et de plus en plus simplifié, c'est cela aussi le pèlerinage.

Arrivé au sixième étage, le carré se transforme en

cercle. La figure du mandala, donc, l'image de l'univers,

n'est plus terrestre, elle devient circulaire. Le premier

étage c'est le domaine de la vie sensuelle.

Les autres étages, deux, trois, quatre, cinq, sont les étages de la vie, pensée d'abord, rêvée ensuite mais ils restent sous l'emprise d'une pensée inquisitive qui tirent les causes et les conséquences

Avec le sixième étage, on entre dans l'espace de la nudité, et le cercle remplace le carré, le bouddha devient de plus en plus invisible, c'est-à-dire qu'il est supposé être de plus en plus intégré au pèlerin qui passe. Et, lorsqu'on arrive en haut, le dernier stūpa n'a plus d'image du Bouddha, il n'a plus rien, il est fermé et lisse, il ressemble à un œuf, mais l'œuf n'est pas au début du monde, il est à la fin. Et pour pouvoir avoir une connaissance de l'œuf et une connaissance de la simplicité, du dépouillement de la

forme pure, il faut être passé et avoir abandonné le vieil homme dans le pèlerinage, et il faut y arriver nu comme on était quand on est né. C'est pour cela que je l'ai fait à un moment où il y avait un baptême de pluie très violente, de pluie tropicale.

Quand on est en bas on ne voit que le bâtiment et on ne voit pas le stûpa. Arrivé au stûpa, on ne voit plus le bâtiment, on est sur une terrasse, on ne voit plus que le paysage aux alentours, c'est-à-dire qu'à la fin, il y a une ouverture totale, circulaire.

Les terrasses en bas ou les terrasses intermédiaires comportent encore des galeries, des balcons alors qu'à la fin, il n'y en a plus. Il y a un cercle et un stûpa sur le cercle. Le regard à ce moment là ne perçoit plus aucune statue, ne voit plus aucune forme. On est dans le monde au-delà des formes et il faut être arrivé au-delà de soi-même et à ce moment là, on découvre le paysage, c'est-à-dire que le

paysage vous est rendu, on découvre les arbres, on

découvre les animaux, les plantes et ainsi de suite mais avec un autre regard.

Il y a un très beau film de Ichikawa qui s'appelle

"La harpe de Birmanie", où il y a une prise de vue absolument !

extraordinaire. Un soldat, qui s'est fait moine, regarde de l'intérieur d'une statue creuse de Bouddha à travers

l'oeil du bouddha, et l'on voit les hommes qui souffrent.

Alors, lorsqu'on fait le pèlerinage - et j'ai pris un exemple entre autres, celui de Borobudur - à la fin on voit le dépouillement, le bouddha s'est caché et on voit la nature et les hommes qui souffrent.

On les retrouve à la fin du voyage.

Enfin une dernière chose, c'est que le bouddha qui était à l'intérieur du stupa, existe bel et bien. C'est un objet étonnant.

Les Hollandais l'ont mis à l'extérieur, près de l'entrée. Quand je m'occupais de la restauration de Borobudur pour l'UNESCO, je me suis trouvé devant un grand dilemme : fallait-il remettre le bouddha dans le stûpa, ou fallait-il le laisser à l'extérieur ?

Finalement, je l'ai laissé là où il est

parce que c'est trop beau.

Il a un visage en lave épaisse, très trouée, où on ne voit plus les traits, c'est un bloc et on voit juste le sourire.

Vous avez d'ailleurs une histoire très belle de Segalen en Chine, où il vole un bouddha et la tête de ce bouddha

tombe en bas de la colline, et elle est tellement compacte et les traits individuels sont tellement effacés qu'elle ne se fait aucun mal.

Et c'est là qu'il comprend finalement qu'il a eu cette tête pour la perdre.

Alors le pèlerinage aussi c'est un voyage pour perdre. Ce n'est pas un voyage de profit, ni de gain, ni un voyage culturel. Il ne s'agit pas d'acquérir des expériences, mais d'arriver à la mort du vieil homme.

C'est pour cela que, quand on m'a demandé de quel pèlerinage je parlerais. à j'ai dit; Je parlerai du seul pèlerinage, le pèlerinage Le intérieur et universel,, et tous les pèlerinages et tous ces voyages à Bénarès, à Jérusalem, à Boûh Gaya, à La Mecque... n'en sont que les métaphores, n'en sont que les perphrases

J'ai parlé d'abord d'un pèlerinage bouddhiste, mais j'aurais pu aussi bien commencer par a Jérusalem ou par La Mecque. —

Maintenant, prenons un autre pèlerinage, La Mecque. Le musulman commence par faire le voeu d'aller à La Mecque. Ce voeu est la partie la plus importante du voyage. Cela s'appelle la niya, c'est l'intention, et si l'intention n'est pas droite, le pèlerinage n'est pas valable. Il faut avoir l'intention, c'est-à-dire qu'il s'agit de partir pour une quête initiatique. Le premier élément du pèlerinage à La Mecque est donc la niya, l'intention qui n'est pas un élément extérieur mais un élément constitutif du pèlerinage.

Maintenant, le pèlerin prend l'avion ou des moyens de transport en commun, l'autobus. Avant, c'était un voyage qui prenait plusieurs années et guaend on venait d'Indonésie ou de Malaisie, et même auand on venait d'Afrique au-delà du Sahara, c'était un très grand voyage. Donc, il y avait un arrachement et comme je le disais tout à l'heure, il y a des lieux où l'on ne va qu'à pied. C'est ce que les Croisés disaient aussi en allant en Terre Sainte ; ils faisaient la guerre sainte, le djihééd et il s'agissait aussi d'un arrachement, d'une irruption brutale mais en même temps d'une éruption à soi-même, et ils portaient sur eux la Croix :

Le musulman, en arrivant à La Mecque, met un vêtement Spécial qu'on appelle le ihram, que vous avez souvent vu sur des photos ou dans des films : une pièce de tissu blanc se porte sur une épaule et dénude l'autre, une autre pièce est enroulée autour des reins et il y a Souvent une grosse ceinture en turban qui est le linceul de celui qui a tout coupé pour aller en quête. Or, cet ihram, cette tunique sans coutures, a une double propriété : il ressemble à la fois à des langes de bébé et à un linceul. Celui qui va en pèlerinage est à la fois un nouveau-né et un mort en sursis. Donc il est au-delà de l'histoire ou en-deçà, de même il est en-deçà ou au-delà au psychologique, en-deçà ou au-delà de

l'individuel. il faut qu'il soit pareil à un enfant. Ce que je viens de vous dire est une interprétation,

beaucoup de pèlerins qui vont à La Mecque n'y pensent pas du tout, mais il y en a de plus en plus qui le savent. L'effet exotérique aussi est très fort. Je suis allé je ne sais combien de fois à La Mecque, et chaque fois, je suis très impressionné par le fait que les gens arrivent

et éclatent en sanglots lorsqu'ils disent labbayka, labbayka veut dire : "Je suis devant toi". Ils ne disent pas "devant toi Seigneur", mais simplement "je suis devant toi", parce que le nom du Seigneur n'est même pas proféré au moment où on arrive.

Le D'abord on commence par faire le tour de la Ka'aba en un | mouvement circulaire, comme d'ailleurs à Borobudur (il est curieux que dans l'hindouisme et dans le bouddhisme

le tour se fasse de droite à gauche, alors que dans l'islam c'est le contraire).

Ensuite, on fait une course

entre Safa et Marwa 1)c'est une ligne droite. On va et revient en courant.

Cela symbolise la recherche de Agar qui court, éberdue, pour chercher de l'eau - là aussi le symbolisme est évident - pour son fils Ismaël qui va mourir de soif dans le désert.

Et troisièmement, ON passe par une autre attitude qui n'est ni la circumambulation ni l'horizontal va et vient, mais qui est :

l'attente immobile sur la colline d'Arafa.

C'est

l'endroit où Abraham est censé avoir voulu sacrifier son fils et c'est là que, au dernier moment, le fils a été remplacé par un bélier.

Donc, il y a trois mouvements : le mouvement circulaire,

le mouvement horizontal - la Course éperdue - et l'attente immobile.

On attend que quelque chose se produise, on reste toute la nuit et on appelle. y à un mot technique pour cela,

Wuqûf, qui est "se tenir droit, immobile, en

—_—————

(1)rocs situés un peu au dessus de la Ka'aba.

attendant. Les gens restent debout et c'est toujours un spectacle impressionnant de voir toute la nuit cette "ville nouvelle", où il y a des gens qui attendent l'heure avant l'aube, l'aube elle-même et le grand soleil, et qui restent vingt-quatre heures à Arafat.

Mais revenons un instant à la première impression, à la mosquée de La Mecque.

Quand on entre, la première impression est très abstraite, elle est un peu comme un Kandinsky, c'est noir et blanc, c'est un cube sur un

cercle, un grand cercle de marbre qui étincelle au soleil et au-dessus duquel il y a la Ka'aba, édifice carré qui n'est pas la pierre noire, mais un bâtiment habillé, à la manière sémitique.

Vous avez la même chose en Ethiopie.

Le temple, par pudeur, est habillé. L'architecture ne doit pas se révéler au regard, elle se cache sous des voiles. Le voile est noir, brodé d'or.

Après une première impression de figures simples le cube sur le cercle, le noir sur le blanc -, on commence à discerner les gens. Cette deuxième impression est très forte.

Jour et nuit, quelle que soit l'heure, il y a une foule qui tourne autour de la Ka'aba et qui marche, qui court, qui marche, qui prie.

La prière est la même pour tout le monde mais chacun la commence quand il veut. Ayant fait la prière, le pèlerin peut ensuite ajouter des phrases. C'est le seul cas d'ailleurs d'intercession où l'on peut faire le pèlerinage pour quelqu'un, mais dans des conditions très prédéterminées et, de même, c'est l'endroit où la femme et l'homme sont mêlés, où la femme doit, et c'est une obligation, avoir le visage découvert.

Elle doit montrer son visage, elle doit se montrer en tant qu'être.

Cette marche a quelque chose de militaire, elle est cadencée, elle est assez rapide.

Quand j'habitais à Djeddah, j'y allais tous les vendredis et j'ai fini par penser qu'il y a un moment où l'architecture et la marche du pèlerin ne font plus qu'un.

L'anneau de la marche n'est plus un élément ajouté à l'architecture, il est lui-même l'architecture. On a vraiment l'impression que l'architecture ne serait pas accomplie s'il n'y avait pas ce cercle qui est fait à la fois de mouvements dynamiques et de voix, d'appels et de prières. Ce qui fait que les hommes font partie de l'architecture et que l'architecture, elle aussi, devient

très humaine. Il y a un mariage entre l'individualisme et l'esprit de la communauté parce que chacun est seul et chacun commence sa prière comme il veut, quand il veut, et en même temps, le tout fait un cercle unique et il n'y a pas de lieu au monde où la communauté ne soit aussi

présente à elle-même.

Le monument s'achève par la ferveur des hommes, ou plutôt il ne s'achève jamais, il s'accomplit, il a sa plénitude avec la ferveur des hommes.

Cela me rappelle un mot de Rabelais qui dit : "Je bâtis pierres vives, ce sont hommes".

Autre particularité : en principe, personne n'entre à l'intérieur de la Ka'ba.

Ses quatre angles s'appellent

angle Yéménite, l'angle de Damas, l'angle de Bagdad et

Fi l'angle de Jérusalem.

La pierre noire est une météorite, enchâssée dans l'un des angles de la Ka'ba, c'est elle et non la Ka'aba en entier qui signifie la relation

directe entre la terre et le ciel.

Ce n'est pas un objet créé et ce qui importe c'est le lien, la verticale comme l'a souvent exprimé Mircea Eliade.

La Mecque elle-même n'est que la trace sur terre de la grande verticale et c'est la même chose avec la croix du Christ et de même avec le stûpa central de Borobudur ;

à chaque fois, c'est l'axe du monde, c'est le centre. Pour celui qui accomplit le rite c'est l'axe du monde, mais cet axe du monde se confond avec son propre cœur.

Personne donc n'entre dans la Ka'aba, car on ne peut qu'approcher la vérité, on ne peut s'identifier à elle.

Ceci est une tendance très marquée de l'islam : on n'a

pas le droit de s'identifier à l'Être, on peut juste s'en approcher. Aussi, malgré des invitations répétées, j'avais refusé

les offres d'y entrer. Il s'ajoutait encore un motif,

dirai-je social, trop d'hommes humbles en avaient fait le but de leur existence, avaient longtemps rassemblé les moyens d'accomplir ce voyage, avaient dû surmonter tant de difficultés, que j'avais scrupule à transformer un pèlerinage en visite officielle.

Pourtant, j'y ai pénétré une fois en raison de circonstances très particulières. Trois choses m'ont beaucoup frappé. La première est très personnelle. Quand je suis entré, un homme était là, à l'intérieur, il murmurait des prières. Cet homme, je

l'avais connu à Kaboul. C'était un afghan qui priait

parce que l'Afghanistan était envahi.

Il était là, toutseul, dans le noir. Je l'ai embrassé. On ne s'est pas parlé.

La deuxième impression est une sensation très forte alors
d'être au centre du monde.

Parce que le Coran dit

« Ou que vous vous tourniez, là est le visage de Dieu",

ici, évidemment, on se tourne vers La Mecque. Mais quand on est à La Mecque, au centre de la Ka'aba, il n'y a plus de direction vers laquelle se tourner et où qu'on se tourne, là est le visage de Dieu.

Cependant, d'autre part, à travers la porte qui est assez surélevée on voit la communauté qui tourne autour de la Ka'aba. Cela produit une impression d'exaltation, sans doute, d'être au centre et de voir une humanité qui tourne autour, mais aussi un sentiment de très grande humilité.

On a l'impression, dans le noir, à attendre, qu'on est dans une tombe, qu'on n'est rien ... Et c'est cette équivalence du tout et du rien, du carré et du cercle, de la terre et du ciel, qu'on retrouve à Borobudur comme à La Mecque, et qui est très importante.

Evidemment, le centre du monde est aussi noir, creux et vide qu'un coeur humain - il n'y a rien- mais il reste une quintessence, un parfum mais un parfum particulier. Vous savez qu'en Orient les parfums sont assez lourds, ce sont des parfums à base d'huile, parce que l'alcool est interdit et leur odeur est un peu entêtante.

Ce n'est pas le cas dans la Ka'aba, où l'on sent le bois d'aloès ou de santal.

Donc la dernière impression n'est pas auditive, ni visuelle, elle est olfactive. Et, c'est là que je pensais à ce fameux dire du prophète : "J'aurai aimé trois choses en ce monde, la prière, la femme et le parfum".

Il s'agit dans les trois cas d'une quintessence.

Il s'agit d'épurer ce qui est accidentel, d'arriver au bout, mais en même temps d'être très réel, parce que ce parfum reste charnel, il est au bord de l'évanescence, au bord du rien, mais il flatte également l'odorat. Cette impression dernière, qui n'est pas quelque chose que l'on voit ou que l'on entend, mais que l'on sent et qui rejoint l'intuition, est à la fois très déliée et très sensuelle.

Ce voyage s'arrête au seuil, mais lorsqu'on va au-delà du seuil on y trouve l'obscurité. Ce monument qui n'en est pas un, qui en fait est un axe du monde, c'est le bout du pèlerinage ; mais pas tout à fait le bout parce qu'il y a encore quelque chose.

Partout dans l'islam, quand on fait la prière, on est côte à côte, et on prie en ligne, dans la direction de La Mecque. À La Mecque, c'est différent. C'est le seul endroit du monde où les musulmans ne prient pas en ligne, mais prient en rond, où la droite se fait cercle et où l'attestation communautaire prend une valeur sacrée.

'Mais il se passe quelque chose, qui était plus évident il

y a quelques années qu'aujourd'hui parce qu'on a agrandi la place : on voit les traits de l'homme en face de soi.

Ainsi dans cette religion de la transcendance, dans cette religion d'iconoclastes, dans cette religion furibonde en ce qui concerne les images, dans cette religion de l'au-delà de tout et de l'inimaginable... la dernière chose que l'on voit, c'est plus fort qu'une icône, plus fort qu'un symbole ; ce n'est pas une calligraphie, c'est un autre être en chair et en os, compact, pesant, qui est là en face de vous et qui est venu pour les mêmes raisons de l'horizon opposé. Je me rappellerai toujours celui qui

priaient en face de moi, il avait un turban orange, et ça

'restera pour moi l'une des dernières choses que je verrai

dans ma vie, je repenserai à cela.

Aujourd'hui, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient parce que les distances ne sont plus les mêmes. C'est plus beau parce qu'il y a un espace presque infini maintenant, c'est très grand. Avant, l'espace était de moitié plus petit, le cercle était plus serré et on voyait les traits des gens de l'autre côté. On ne voyait pas ceux qui étaient juste derrière la Ka'aba mais on voyait quand même le cercle qui se formait. Ce qui aussi était émouvant dans l'ancien pèlerinage à La Mecque, c'est que l'on passait à travers la vieille ville, on passait devant une boutique de barbier, il y avait une chèvre qui vous passait entre les jambes, une voiture qui klaxonnait ...C'est la même chose qui m'a le plus frappé à Jérusalem : le chemin de la Croix, la Via Dolorosa, n'est pas mis en exergue. Il n'est pas séparé du va et vient quotidien de la vie, il passe à travers la ville, à travers un quartier où il y a beaucoup de marchands arabes, et on a une impression de montée, un peu comme à Borobudur. La vérité du christianisme n'est donc pas divorcée de l'expérience quotidienne, elle est là, elle est présente. Et on marche, en montant, à travers la vieille ville pour arriver au sommet, le Golgotha. Le point d'intersection entre la terre et le ciel varie suivant les traditions mais il n'en reste pas moins que l'idée est la même, il y a un "axis mundi", un axe du monde. Vous savez que non seulement la croix allait jusqu'au ciel, jusqu'au Père, mais aussi qu'elle s'enfonçait en terre jusqu'au crâne d'Adam. Dans certains tableaux, comme chez Bruegel, Holbein et au-delà, à la Renaissance, on a très souvent un crâne au pied de la Croix. Mais il y a alors une déviation de sens, on y voit une tête de mort, une espèce de vanité, alors qu'au départ cette tête de mort est celle d'Adam. L'homme est en contact avec ses origines et la croix touche à la fois au ciel et au-delà du ciel, au Père. Elle touche à l'homme pêcheur racheté par le sang du Christ sur ce

crâne et d'ailleurs le mot Golgotha signifie le "crâne".

La croix était donc construite sur le crâne de l'Adam pêcheur qui se trouve racheté par ce sacrifice et qui reçoit son baptême, le baptême du sang.

De même à Borobudur, il y a deux montagnes à droite et à gauche du temple qu'on appelle les Manara.

Manara c'est aussi le mot arabe pour signifier le minaret. Cela veut dire "le lieu qui porte la lumière". C'est devenu seulement par la suite le lieu d'où la voix porte.

A Bénarès, ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que les pèlerins y viennent pour être transfigurés. J'ai dit qu'il s'agit de mourir dans le pèlerinage, mais il s'agit de plus, il s'agit de renaître et d'être transfiguré. Alors peu importe qu'ils viennent pour mourir, qu'ils soient malades ou autre chose, ce qui compte c'est la transfiguration, et à Bénarès, on le sent peut-être avec plus d'intensité qu'ailleurs.

Je vous ai parlé de la jonction du Tigre et de l'Euphrate. L'embouchure du Gange, vue d'avion, est comme une éponge. La terre est imbibée d'eau, et les deux sont inséparables. Cela crée une espèce d'entité, d'eau et de terre mêlées, et ceux qui viennent reçoivent à la fois le baptême de la terre et le baptême de l'eau, ils se fondent dans le Gange. Mais on oublie trop souvent que Bénarès est, par contraste avec les ghâts (1) où il y a de l'eau, la ville la plus terrestre qui soit ; c'est un peu comme à Venise, une ville où il n'y a pas de voitures, où les pas résonnent et claquent, où il y a des échos, et ensuite c'est une ville où il y a de l'eau.

(1) ghâts : escaliers des berges du Gange où, notamment, ont lieu les crémations.

Mais peut-être que le pèlerinage le plus intense que j'ai fait, ça a été un voyage où les trois rites tombaient à

quelques jours de distance à cause du calendrier, c'est-à-dire que j'ai pu être à Bethléem, près de la crèche, le jour de Noël, que j'ai tourné autour de la Ka'aba à la Mecque et que j'ai pu pleurer au Mur des Lamentations. C'était voulu par les astres, il y avait une conjonction qui faisait que les trois fêtes tombaient à peu près au

même moment, avec juste le temps d'aller de l'une à l'autre.

Le pèlerinage implique aussi une dévotion, on va par dédicace, on va pour être, pour mourir et pour être, on lâche les possessions, l'avoir, les profits, les événements, la psychologie pour se resserrer dans le dépouillement, sur la concentration la plus grande et ceci est vrai; qu'il s'agisse de Jérusalem, de Bénarès, de La Mecque ou de Borobudur. Il y a quantité d'autres lieux.

Saint-Jacques-de-Compostelle avait eu un attrait immense pendant le Moyen-Age, Chartres aussi était très important.

Maintenant, je voudrais me placer, dans un lieu qui n'est pas à proprement parler un lieu de pèlerinage mais qui est un lieu sacré, c'est le

jardin du Ryoan-Ji. C'est un jardin où il y a de grosses pierres sur un sol ratissé, disposées de telle manière qu'il y a toujours quel que soit le lieu où l'on est lorsqu'on en fait le tour une pierre qui reste cachée et invisible et c'est cette pierre qui met tout en mouvement.

Une fois j'y étais allé avec Mircea Eliade justement et, je crois, Graf Dürckheiiim, mais il y avait sûrement Daisetz Suzuki, Massignon et également Corbin. Et là ce qui était important, nous étions tous d'accord là-dessus, ce n'étaient ni les pierres, ni le gravier ratissé, ni les moines, ni même le vide de l'absence, mais le mur qu'il y avait autour, le mur humble, un peu lépreux, un peu fatigué mais qui enserrait le jardin et devant lequel

les touristes ne s'arrêtaient pas et qu'ils ne photographiaient jamais, ils passaient sans le voir.

Autre pèlerinage : quand on va à Ise, il y a d'abord une forêt sacrée et on arrive à un lieu qui n'est pas historique, parce que tous les vingt ans 'le temple shintoïste est refait, il est démolé et reconstruit pareil à lui-même. Alors, est-ce un pèlerinage au même temple ou un pèlerinage à un autre temple ? Là, vous avez toute la dialectique du même et de l'autre, celle du miroir, et vous avez également tout le problème de l'ancien et du nouveau. Est-ce qu'il date d'il y a trois ans, ou s'enfoncé-t-il de manière immémoriale dans le préhistorique ? On ne sait pas.

Le pèlerinage est aussi un moyen de passer au-delà. Mais, en fait, il s'agit toujours de passer au travers, de passer au travers des apparences, de passer au travers de

l'histoire et, surtout, de passer au travers de soi-même,

du vieil homme que nous portons en nous, pour arriver au bébé et au mort que nous portons également, et de continuer à vivre ainsi.

Mais ce pèlerinage à Ise, est-ce un pèlerinage à quelque chose de récent ou d'ancien ? Un jour je posais la question à un hindou à Bénarès : "Est-ce que c'est vieux, où est-ce que c'est nouveau ?". Il ne savait pas de quoi je parlais. Il voyait les statues de la Reine Victoria, de Lord Curzon, il disait "c'est vieux, cela date d'au moins cent ans" parce que pour lui c'était dans l'histoire. Mais, un temple n'a pas besoin d'être vieux où récent, il échappe à l'histoire, il échappe au temps. Il est toujours présent, toujours moderne en même temps qu'il s'enfoncé dans la nuit des temps.

J'essaye d'expliquer cela à l'UNESCO où je suis Consultant pour le comité pour la conservation des monuments orientaux et africains du comité international Pour le monument.

J'essaie de faire sentir que les Critères de la charte de Venise (1) et les critères de la charte qui a été élaborée par le Corbusier (2) ne vont

pas du tout lorsqu'il s'agit du monde du pèlerinage parce que, ce qui est au centre de la protection, c'est la notion de monument et de monument historique.

Mais qu'arrive-t-il quand ce n'est pas monumental et quand ce n'est pas historique ? Borobudur ce n'est pas une architecture, c'est un mandala. Et vous savez, je vous ai cité

le premier jour je crois, cette phrase admirable de Lubicz Milosz (O.V. de Lubicz Milosz - Poèmes - Fribourg 1944.)

"O Jérusalem,

Tu n'es pas un désert de pierres liées de chaux, de
sable et d'eau

Comme les villes des hommes,

Mais au sein du Réel, dans le silence de la tête,

le planement muet de l'or intérieur".

J'aime beaucoup citer cela. Cela touche aussi à l'alchimie : l'or intérieur, le planement muet

Donc, le propre d'un lieu de pèlerinage c'est d'être une trace, et d'être la trace d'un lieu idéal, mais un lieu terrestre aussi. C'est le lieu de rencontre entre le terrestre et l'idéal, et ceci qu'il s'agisse de Bénarès, de La Mecque ... ce sont des façons de parler, ce sont des métaphores, l'essentiel c'est le "rope trick", la montée de la corde et le fait qu'on s'accroche à la corde et qu'on essaye de ne pas tomber.

J'en viens à un dernier pèlerinage qui est fait par un seul homme, l'empereur de Chine. Aujourd'hui, la chose est publique, on montre le temple du Ciel à Pékin, c'est un temple circulaire, sur une esplanade quadrangulaire, un peu comme Borobudur et un peu comme La Mecque, où la terre rejoint le ciel.

1)Charte de Venise (mai 1964).

2)Charte d'Athènes (octobre 1931).

L'empereur y venait tout seul, une

fois par an, et le dôme est bleu, bleu de ciel.

À ce propos, quelqu'un me montrait ce matin des photos de derviches tourneurs, où il y avait un enfant qui avait une robe bleue, et où tous les autres étaient en noir et blanc. Il me demandait pourquoi ? La réponse est simple : ils sont tous en noir et blanc parce que le noir symbolise la nuit et la tombe, l'absolu, et le blanc symbolise le linceul, le passage.

L'enfant, lui, ne pense ni à la mort ni à l'au-delà, il est là, présent comme tout être, et il faut que toute danse de derviches ait à la fois un adulte, un enfant et un vieillard.

L'enfant, lui, est vêtu de bleu qui est la couleur de la pureté et de l'espoir, il n'est pas vêtu comme les derviches.

On l'emmène et il tourne.

Alors donc , l'empereur, lui, est vêtu d'habits magnifiques

. Un mot chinois, que j'aime beaucoup, dit : "Le sage se reconnaît de loin à ceci qu'il est vêtu d'habits magnifiques", ce qui change complètement l'idée qu'on se fait du sage.

L'empereur, qui est bien sûr un sage par définition, marche sur un tracé qui est déjà établi.

C'est une quête initiatique pure, il s'agit aussi de faire renaître les saisons - ce n'est pas une mince affaire -, il s'agit de faire renaître le zodiaque. L'empereur met un pied devant l'autre selon un tracé précis et il entre dans le lieu qui est La Mecque, le Ryoan-Ji, Ise, Saint-Jacques-de Compostelle, Bénarès, Jérusalem ... il entre dans le Saint des Saints pour ne plus être un homme.

Là Un vers me revient : "Il attend l'heure d'être un Dieu".

Alors, il attend aussi l'heure d'être un Dieu.

L'heure est venue, il entre seul, il marche sur les dalles de marbre et accomplit les rites.

Comme A La Mecque, entrer à l'intérieur du Saint des Saints, au temple du Ciel il n'y a que l'empereur.

L'empereur entre seul et que voit-il ? Il voit l'union entre le très sacré et le très naturel.

Il y a à l'intérieur du temple du Ciel quatre grandes

Poutres qui sont monolithiques ; ce sont des arbres, de très vieux arbres, mais ils sont peints en rouge impérial.

Ils apparaissent infiniment précieux, en fait on sent que ce sont des arbres.

Et le Fils du Ciel, à l'endroit où le ciel et la terre se rejoignent, au jour et à l'heure définis, inaugure une saison nouvelle, un cycle nouveau.

Le très simple rejoint là le très élaboré, le très rituel.

Et au fond, un rite qu'est-ce que c'est ? C'est le moyen de casser le temps et de faire pénétrer, en dehors de l'histoire, dans l'éternel présent.

C'est également le sens du pèlerinage, c'est une quête initiatique qui donne à celui qui l'entreprend le sentiment vécu de l'éternel, de l'éternel présent. Et ce qu'on allait chercher sur le chemin de Compostelle, en partant en croisade, en partant en djihâd.

C'est la même chose que cherchait le chevalier de Dürer, que cherchaient les ambassadeurs de Holbein.

C'est ce que cherche le très simple sans se poser toutes ces questions quand il va à La Mecque. C'est ce que l'on cherche aussi à Bodh Gaya, à Borobudur, à Jérusalem.

Enfin, le pèlerinage a été décrit par Farid ud-Dîn Attâr dans "Le colloque des oiseaux". Les oiseaux se rencontrent, chaque oiseau représente un

état, une passion, ils veulent voir le roi des oiseaux, le Phénix, le Simorgh. Vous savez qu'en alchimie, il faut d'abord que le Phénix soit un tas de cendres, pour renaître ensuite sous forme d'oiseau splendide.

IL y a deux phases qui doivent se produire,

nous, nous sommes des tas de cendres trop souvent et c'est tout.

Dans ce colloque des oiseaux, lorsqu'à la fin les oiseaux, la huppe - le kxût - et d'autres arrivent devant le Simorgh, que découvrent-ils ?

Que le Simorgh n'existe pas, le Simorgh n'est autre que chacun d'eux-mêmes : pour la huppe il est une huppe, pour le milan il est un milan, pour la perdrix il est une perdrix.

Et chacun se trouve en face de soi-même. C'est en quoi le pèlerinage, en fin de compte, est une

recherche de soi-même au-delà de soi.

Et l'on a aussi bien cela dans les contes populaires, dans le Nain Jaune, dans le jeu de l'oie, parce que le Grand Œuvre peut ne pas s'accomplir, on peut rester un tas de cendres, on peut aller en prison, on peut être renvoyé à la première case du jeu.

La recherche initiatique s'opère donc dans le pèlerinage, mais s'opère aussi dans le conte de Lewis, dans le jeu, la marelle, le jeu de l'oie et ainsi de suite.

Dans chaque cas il s'agit d'une rencontre de soi - même dans un silence et dans un voyage qui est long, une traversée du désert qui est en même temps une traversée du labyrinthe.

Que ce soit une métaphore ou l'autre, que ce soit La Mecque, Borobudur ou Jérusalem, finalement c'est la quête du Simorgh, comme pour Thésée c'était la quête du Minotaure pour laquelle il avait le fil d'Ariane.

Ce que je voudrais faire sentir, c'est qu'en fin de compte, le pèlerinage se fait d'une manière immobile et dans le silence d'une conscience.

Là, il y a une image que j'aime beaucoup, c'est aussi chez Attâr : l'homme fait un pèlerinage immobile, c'est la Ka'ba qui vient et

qui tourne autour de lui. Donc à un certain moment ce n'est plus lui qui tourne.

C'est aussi le rêve de Muhyi'd-Din Ibn'Arabi. IL rêve que la Ka'eba a un

emplacement vide, une brique creuse en argent, et finalement c'est lui, lui-même qui est mis pour combler

ce vide. On le prend, on le met à la place, on l'enfourne.

Donc, à un moment donné, le pèlerinage se résout dans un silence et une immobilité, mais un silence et une immobilité bruissant de toute l'action du monde et de toute la vie terrestre.

Le roi du Bao, Ibrahim Abdel, partait faire le pèlerinage dans le même temps que Râbi'a Al'-Adawiya . (1).Râbi'a Al'-Adawiya : mystique musulmane (713-801). /

Il avait fait le vœu de faire une prosternation tous les cinq

cent pas. Cela lui a pris beaucoup de temps et quand il est arrivé à La Mecque, la Ka'aba était partie. Alors là, c'est le pèlerinage sans but, le pèlerinage frustré. Il arrive. Il voit le cercle blanc qui l'aveugle, mais la Ka'aba n'est pas là. Alors, il dit : "Où est la Ka'aba ?", une voix qui vient du ciel lui répond : "La Ka'aba est allée voir cette femme, est allée voir Rébi'a, elle tourne en ce moment autour d'elle". Et on entend en post-scriptum : "Oh ! Ibrahim, tu en fais trop".

Ainsi il y a aussi cette sobriété à l'intérieur du pèlerinage, il est extinction. Mais il est extinction, si j'ose dire, savoureuse. Il est extinction qui vous rend le sens des choses, la beauté des choses, le charme des choses, le goût des choses. Et au terme du pèlerinage, et au terme même de l'extinction, du fané, au terme de cette dernière absence, de cette dernière vacuité symbolisée par la place de la Ka'aba vide et aveuglante, eh bien! tout est rendu. Et au terme du pèlerinage on voit, devant soi, un autre humain qui peut porter un turban orange.